

XYZ. La revue de la nouvelle

Fondu

Véronique Aubut



Number 63, Fall 2000

Apparences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4162ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aubut, V. (2000). Fondu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 61–62.

Fondu

Véronique Aubut

Une femme va sous l'averse. Elle est vêtue d'un imperméable transparent et chaussée de bottes qui laissent voir ses souliers aussi clairement que le manteau révèle son chandail et sa jupe. Elle ne parle à personne, ne fredonne rien du bout des lèvres. Sous le capuchon qu'elle a coiffé pour se protéger de l'eau, son visage ruisselle à peine. Mais il n'en faut pas plus pour que les gens qu'elle croise suspendent la marche et débattent : certains sont prêts à jurer qu'elle a pleuré, alors que les autres affirment à voix haute qu'il a plu sur ses joues. S'ils n'en viennent pas aux coups, c'est qu'ils partagent fermement l'avis qu'elle est folle de sortir sans parapluie par un temps semblable. Les talons de ses chaussures ont percé le plastique des bottes et, à chaque pas, toute la pluie que rejettent sur le trottoir les bouches des gouttières entre par les trous et immerge ses pieds. Alors que d'autres crieraient au naufrage, elle continue d'avancer légèrement, avec le naturel de ceux qui ont l'habitude de marcher sur les eaux. Personne ne sait où elle était hier. Qui pourrait croire qu'elle a passé l'hiver comme les statues de pierre sculptées que la neige remodèle au goût du vent, et qu'elle s'est détachée du socle blanc avant que le soleil ne la liquéfie ? Elle s'est enfuie, et la pluie qui l'a retrouvée s'acharne maintenant, après avoir pelé son manteau de fourrure et tanné le cuir jusqu'à le rendre limpide, à délayer les couleurs de ses vêtements. Les tons de la jupe et du chandail passent, lentement, et leur pâleur de pastel, comparable à celle des maisons que les vieillards n'ont plus la force de repeindre, n'arrivera pas à toucher le cœur de l'eau. La femme le comprend à mesure qu'elle marche parmi les gens. Ils sont nombreux à l'approcher sans la voir et à se recoiffer devant la superbe image d'eux qu'elle leur renvoie, elle, aussi dense et vive qu'un miroir de perle. Ils sont beaucoup à s'étonner quand le reflet de la foule éclate et qu'il gicle sur tous les visages. Confus, surpris les uns par les autres à se regarder droit dans les yeux aussi intensément, les

passants reconnaissent à peine le soleil qui mire sa face brûlante dans chaque gouttelette et les évapore toutes de l'intérieur. Ils toussent un peu, se redressent, secouent leur parapluie et, soudain pris d'une gaieté qu'ils n'ont pas envie de sonder, poursuivent leur route sur le trottoir mouillé, sans savoir qu'ils marchent sur ce qu'il reste d'une peine d'amour.